

## PROSOGRAPHIE

A MONSIEUR X.

Vous le reconnaîtrez, se reconnaîtra-t-il ;

Je reviens déposer à tes pieds, Apollon,  
Aux derniers feux du jour comme un dernier fleuron,  
En ce suprême accord de ma trop faible lyre  
Chanter bien humblement l'Adonis qui l'inspire.  
Il est là, je le sens, et je le vois encor,  
Eclairé, caressé par ces doux rayons d'or ;  
Il demeure imposant dans sa forte stature  
Comme un noble officier sous l'acier de l'armure,  
Ou plutôt comme un roi rempli de majesté,  
Aussi digne d'un trône et de la royauté.  
Je cherche sur sa tête aussitôt la couronne  
Que de ne point trouver encore je m'étonne.  
Avec l'éclat du jais, ses opulents cheveux  
Entourent son front blanc de leurs rouleaux soyeux,  
Où je vois quelquefois la délicate trace  
De sa puissante main qui par moment y passe.  
Ombragés de longs cils ses yeux bruns pétillants  
Se dilatent vers tous en des éclairs brillants,  
Jets subits de science et d'esprit, de génie  
Qui se roilent parfois de douceur infinie.  
Infaillible psyché, ses énergiques traits  
Continuellement changent dans leurs attrails,  
Depuis le flot bouillant quand son ardeur l'enflamme  
Jusqu'à l'onde paisible au calme de son âme,  
Qui met sous sa montache un souris gracieux,  
Véritable avant-goût des délices des cieux,  
Et redonne à sa voix ce timbre sympathique  
Qui caresse l'oreille ainsi qu'une musique,  
Ou bien laisse tomber comme d'un riche écrivain  
La répartie aimable et le mot de la fin,  
Innombrables joyaux d'une vaste mémoire  
Qui sont des immortels l'impérissable gloire.  
Son âme généreuse et son cœur excellent  
En font du Moyen-Age un chevalier galant.  
Pour se tirer du sein de la mélancolie  
Où dans certain moment, il semble qu'il s'oublie,  
Quand il courbe la tête avec un air rêveur,  
Soudain il se relève heureux, triomphateur.  
Comme Bayard il est sans peur et sans reproche.  
Le voilà fièrement qui s'avance, s'approche,  
Et d'un geste élégant enlève son chapeau.  
Avouez, n'est-ce pas ? avouez qu'il est beau !  
En amateur, des fleurs ornent sa boutonnière,  
Il aime même un peu jusqu'à la boutonnière.  
Vous le reconnaîtrez, vous l'avez déjà vu,  
Mais lui : Vous vous trompez. Je l'avais bien prévu...  
Ma lyre, maintenant, du souffle de mon âme  
Peut attendre en repos l'intermittente flamme.  
Reçois, cher Apollon, ces derniers vers d'adieux,  
Je quitte le Parnasse et vais en d'autres lieux.

Augustin Lellis.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 1er juin 1897.

La température est estivale : les oiseaux disent la chanson de l'été ; les feuilles des arbres soupirent ; l'intimité est plus grande dans la nature ; le soleil, maître des hommes et des choses, rayonne dans une splendeur qui fait aimer la vie.

Les lourds omnibus, péniblement entraînés par les chevaux que fatigue la chaleur, passent avec bruit au milieu des voitures légères qui vont à un but fixe mener le client ou le maître. Ces derniers respirent la joie de vivre, s'ils en ont le temps, si des préoccupations sévères ne les captivent pas.

Les marchands de fraises, de cerises, de fleurs, crient leur étalage aux gens qui passent, à ceux qui n'y regardent point, à ceux qui lancent de leur côté un œil distrait et surtout au client sérieux qui, pour deux ou dix sous, aura marchandise et sourire sincère.

Des mères avec leurs enfants présentent le pas pour aller au Bon-Marché ou au Louvre. Elles achètent là l'étoffe qui, dès demain, sera coupée et travaillée par d'agiles mains pressées de finir la robe nouvelle ou le rien nouveau.

Dimanche, au Luxembourg, aux Tuileries ou même au Bois de Boulogne, ces demoiselles souriantes, avec leurs parents, iront tout heureuses étaler les chères toilettes dont l'orgueil naïf prend racine jusque dans leur cœur d'où la coquetterie féminine ne peut être bannie.

Des visiteurs, des Anglais probablement, leur Bœdeker à la main, admirent, avec des yeux très grands, le spectacle magnifique du brouhaha parisien, étalages attrayants, et tout ce qui est Paris.

Parmi eux, il y en a qui ne regardent pas ce qu'ils pourraient voir, mais ce que dit leur Bœdeker sur ce qu'ils coudoient.

Combien ils vont être renseignés ! Ah ! Bœdeker, que de services tu leur rends !

En effet, qu'on aille dans les Musées ou aux Salons, il est toujours possible de contempler des Anglais passant devant les tableaux dont ils lisent seulement ce qui s'y rattache dans leurs guides. Voilà ce qui s'appelle bien visiter, ou je n'y comprends plus rien !

Par beaucoup de fenêtres grandes ouvertes, des plantes vertes, des fleurs s'agitent doucement sous la caresse de la petite brise qui passe.

Les gamins clament leur plaisir au beau soleil qui les fait suer, et les petites employées, boîte à la main et paquet sous le bras, s'essuient de l'autre main le front rendu humide par l'ardente chaleur.

Et juin, dès son premier jour a, pour les couleurs estivales, abandonné le printemps.

\* \*

À une réunion générale des Canadiens de Paris, un comité a été élu pour recevoir l'honorable M. Laurier, lors de son passage ici.

Le comité est composé de MM. Edouard Richard, ancien député, Dr Daniel LeCavelier, Raoul Barré, Dr Louis Gauthier et Rodolphe Brunet.

Les Canadiens de Paris se proposent de recevoir dignement leur Premier Ministre.

\* \*

J'ai lu les *Poésies Humaines* de Jean Sévère.

Le poète, dit-il, aura la satisfaction suprême d'avoir passé sur la terre et de n'avoir pas été inutile.

En effet, après avoir lu son œuvre, que berce la plus jolie Muse, on sent l'utilité très grande de ce livre bien vrai, bien humain, dont la poésie jette des fleurs sur la cruauté de la vie.

Ce livre nous montre les horreurs de l'existence, mais s'il nous mène partout, c'est avec à une main un bouquet de roses dont le parfum console.

Je voudrais avoir l'espace pour citer des pages entières de ce livre pensé par une âme au souffle génial et illuminé par un cœur de vrai et sincère poète.

"Toute la terre est à lui et toutes les nues. Et les mondes disparus et les mondes en ruines, et les mondes qui s'édifient pour l'avenir et tous ceux qui voguent dans l'espace."

Dans un vol magnifique, M. Jean Sévère aperçoit "les terres resplendissantes du Nouveau-Monde, la noble et libre Amérique dominant le vieux continent de toute sa jeunesse, de tout son espoir dans la Science et dans le Progrès."

Le poète, parlant du *cœur humain*, dit :

"Le cœur de l'homme est une lyre  
Qui vibre au souffle du matin,  
C'est un grand livre où l'on peut lire  
Tout ce qu'y grave le destin.

"C'est parfois une sensitive  
Qui se referme sous les pleurs,  
Ou quelque douce fleur craintive  
Exhalant d'affreuses douleurs !

"C'est le point de départ fragile  
Des plus sublimes actions,  
Le creuset où tout se distille :  
Haine, espérance et passions !

"C'est le sanctuaire suprême,  
Coin mystérieux de la chair,  
Qui renferme tout ce qu'on aime,  
Où dort tout ce qui nous est cher.

"C'est la retraite du mystère  
Où, sans bruit, tout être construit  
Les plus grands projets de la terre  
Que toujours le malheur détruit."

Et combien beaux ces vers si vrais :

"Car, tous les fiers penseurs épris d'un Idéal,  
Tous les esprit hantés d'un rêve colossal,

Tous viennent courtiser la ville tant aimée,  
Qui consacre la gloire et fait la renommée !  
Dans le flot des plaisirs et des ambitions,  
Artistes et savants de toutes nations  
S'avancent tour à tour, inquiets, le front blême,  
Roulant dans leur cerveau quelque aride problème ;  
Pour des vaillants chercheurs, il n'est jamais de nuit,  
Ils travaillent dans l'ombre et songent dans le bruit ;  
Et pour eux, ce Paris, ce chaos, cette plaine,  
C'est l'immense creuset de la pensée humaine !"

Les *Poésies humaines*, consacrent un poète qu'aujourd'hui salue et que demain couronnera la gloire.

Rodolphe Brunet

## SYMPATHIE

A A.-J. Beau lieu.

Vos écrits sont pénétrants et pleins d'une amertume profonde. Comment un cœur de femme pourrait-il rester insensible à leurs accents ? Les jeunes filles doivent se disputer un cœur aussi loyal que le vôtre. Vous avez été cruel pour elles cependant en les accusant d'infidélité : c'est une illusion de votre âme qui vous fait parler ainsi, vu ces jours sombres de la vie que vous traversez en chancelant. On ne vous tiendra pas compte de cette première impression, songez bien que vous devez avoir meilleure opinion des femmes et que les infidèles ne forment qu'un nombre restreint dans la société... Pitié pour vous dont le sort a voulu la déception et le chagrin ! mais

Consolez-vous, ces vains orages  
N'auront qu'un jour.  
N'aurez-vous pas tous les courages  
Dans d'autre amour ?

Et cependant, ô triste cœur ! c'est elle que vous désirez encore, elle qui a brisé votre âme et fait jaillir vos larmes ? tant il est vrai que, comme dit Molière dans *Les Femmes Savantes* :

Les premières flammes  
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes  
Qu'ils faut perdre fortune et renoncer au jour  
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.

Elle vogue toujours dans vos rêves cette idéale aimée ?? ?... Quelle constance inouïe !! ...

Je respecte votre douleur, en haïssant l'affreux poison de ces jours de tristesse dont votre cœur abreuvé n'a pas su triompher.

Avec une véritable sympathie, je veux garder l'incognito. — ENRI.

## L'AMOUR CRAINTIF

(Voir gravure)

Qu'ils sont jolis, ces nénuphars, si bien surnommés : lis d'eau ! Leur parfum délicat les rend doublement attrayants. Ils flottent, là, paresseusement étendus sur l'eau, leurs pétales nonchalamment ouverts sur la masse cristalline, aspirant la brise qui les caresse, avec le rayon de soleil qui les épanouit.

Légère, le cœur débordant d'amour, la jeune épouse les a vus.

Abandonnant le bras de celui qu'elle a choisi pour la soutenir dans les sentiers ardues, souvent, de la vie, elle s'élançait gracieuse : oh ! quelle suave moisson, dont elle fera ensuite hommage à son seigneur et maître, pour qui elle donnerait sa vie !

Son mouvement a été si brusque, qu'elle était déjà penchée sur le bord de la rivière perfide, avant que son bien-aimé eût pu l'arrêter.

Il vient hâtivement ; ne dit pas un mot pour ne pas l'effrayer, et, doucement, lui met la main sur l'épaule pour l'empêcher de rouler dans le gouffre : car il connaît, lui, la perfidie de ces eaux d'aspect si calme !

N'est-ce pas, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, quel charmant tableau d'amour, que cette scène de l'"amour craintif" ?... — FIRMIN PICARD.